

# LE POSTHUMIER

—Messieurs les jurés, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, et bien qu'il n'ait été cité ni par le ministère public, ni par la défense, j'ai décidé d'entendre, à cette barre, à titre uniquement de renseignement, le dénommé Pouchot (Célestin), de son métier... de son métier... oui, j'ai bien lu... c'est du moins à la qualité qu'il se donne, soixante-trois ans, qui, par lettre spontanément adressée au tribunal, s'est demandé à temps que justice trouverait-elle dans ce qu'il dira quelque éclaircissement. Huisnier, faites entrer M. Pouchot (Célestin).

Un petit vieux, tout cassé, maigre et rapé, se présente, un peu gêné.

L'accusée, Jeanne Durieux, le dévisagea, surprise. Elle ne le connaissait pas.

Le président posa les questions d'usage. Mais il eut beau mettre son lorgnon pour relire le mot incompréhensible, il ne semblait pas y avoir d'erreur.

—«Posthumier!»... bougonnait-il... «Posthumier!»... Qu'est-ce que c'est que ce métier-là?

—Je vais vous dire, mon président, fit l'homme. C'est une profession honorable et dont je me fais gloire, bien qu'elle ne nous fasse guère son monde. Mais, j'ose le dire, c'est une profession que j'ai inventée, et que je suis seul à tenir, jusqu'ici...

Un des juges assesseurs se pencha vers le président.

—Nous allons perdre notre temps. C'est un fou. Il vaut mieux ne pas insister.

Le président regarda M. Pouchot qui, visiblement égaré, par tous ces gens, tournait et retournait son chapeau entre ses doigts.

—Enfin, qu'avez-vous à dire? Nous sommes pressés.

—Oui, nous sommes pressés, insista l'avocat de Jeanne Durieux. Le supplice qu'endure ma malheureuse cliente n'a que trop duré et l'accusation qui pèse sur elle n'est que trop odieuse...

Peu de causes, en effet, étaient plus pénibles. Cette femme était accusée d'avoir lâchement tué son mari, un mari qui l'avait, disait le ministère public, tendrement aimée, un mari qui — affirmait-elle, au contraire — l'avait toujours fait souffrir. Et si elle avait tiré, c'était dans un moment d'égaré, peut-être, mais, à coup sûr, de légitime défense.

—Il faudrait d'abord, mon président, bredouilla-t-elle d'une voix sourde, que je vous explique mon métier.

—Inutile, monsieur, inutile. Nous n'en finirions plus. Quel qu'il soit, votre métier n'a rien à voir dans la circonstance. Que savez-vous du crime? Voilà tout ce que nous vous demandons.

—Mais je voudrais...

—Je vous en prie. Si vous n'avez rien de mieux à dire, retirez-vous.

—J'ai pourtant là, dans cette enveloppe, des lettres... des lettres probantes.

—Alors, montrez-les... Donnez-en lecture. Nous vous écouterons.

—Impossible, mon président... Je suis tenu par le secret professionnel. J'ai des lettres, c'est tout ce que je puis vous dire. Et c'est une preuve...

—C'est un fou! murmura le procureur de la République.

—Oui, un fou! répéta l'avocat en haussant les épaules.

—Accusée, fit le président, connaissez-vous cet homme?

—Je ne l'ai jamais vu.

—Tenez-vous à son témoignage?

—A quoi bon? S'il a des lettres contre moi, qu'il les montre. S'il ne peut pas les montrer, il n'a rien à faire ici. Abrégeons ces débats de grâce.

—C'est mon avis.

Et l'huisnier, doucement, poussa le dénommé Célestin Pouchot vers la porte...

Le vieillard avait levé les bras au ciel, pour protester, mais il se laissait faire, maintenant résigné.

Sur son passage, des spectateurs se moquaient :

—Un « posthumier ! » Que diable peut-il bien vendre ?

Alors, moi, qui me trouvais dans cette foule, que ce crime passionnel rendait anxieux, je suivis le « posthumier ».

Sur le pas de la porte du Palais de Justice, je le rejoignis.

Le père Pouchot n'avait pas marché vite. Ses vieilles jambes avaient du mal à le porter. Et puis il paraissait se s'éloigner qu'avec peine de cette salle de la cour d'assises où spontanément il était venu.

Au lieu de le laisser parler à sa guise, on l'avait traité de fou et éconduit.

Avec un peu d'égards et de diplomatie, il me fut facile d'entamer la conversation. Il n'était pas question de voir ces lettres mystérieuses, mais simplement d'expliquer ce que pouvait bien être l'ignominieuse profession.

Et voici ce que, le cœur très gros de cette aventure, le vieillard, en tremblant un peu, me conta :

Je suis vieux... Je suis bien des choses... Et dans cette affaire-là, je savais... Je savais que le mari avait adoré cette femme et qu'en le tuant ce n'était pas parce qu'elle était lasse de souffrir par lui. Il l'aurait trop.

—Mais d'où pouvez-vous tenir cette impression catégorique?

—De mon métier même, monsieur ! Ah ! oui, vous ignorez, vous aussi, en quoi il consiste... « Posthumier », ça ne veut rien dire aux gens. Je vais vous expliquer un peu, comme j'aurais expliqué au président s'il avait consenti à m'écouter... Il aurait dû, monsieur, pour la justice, il aurait dû...

Le vieillard baissait la tête.

—Mon métier, continua-t-il, consiste à m'informer discrètement des gens qui se marient et qui se marient par amour. Là est le point délicat, pour lequel il faut de la subtilité et du tact, car les affiches des mairies ne renseignent pas sur ces choses-là. Avec un peu de flair, pourtant, on y arrive. Ça se voit, monsieur, dans les yeux, à la cérémonie... Je suis vieux, j'ai l'habitude.

—Si j'ai dans ces yeux là, qu'on aime vraiment, qu'on peut aimer tout au moins — car il est rare que ce soit pareil de chaque côté — quelques jours après je me présente, bien poliment, à l'heure où la personne est seule et je lui dis : —«Vous avez pris, apparemment, vos précautions contre la mort, contre l'accident brutal qui ferait votre bonheur et vous enlèverait pour toujours l'être que vous adorez. Il y aura tout au moins une compensation d'argent.

—« Mais si vous disparaissiez, n'y aurai-je pas quelque chose de plus horrible, de plus douloureux que l'absence de votre voix après tant de paroles d'amour, le vide, le néant ?... Pourquoi ne pas prolonger votre tendresse par delà la tombe, ne pas lui donner des manifestations visibles qui seraient peut-être autant de joies posthumes inattendues ?

—« Ne voulez-vous pas moyennant un prix honnête, être assuré qu'après votre décès, à des dates que vous fixerez vous-même — de tendres anniversaires par exemple — une lettre de vous partira à l'adresse du survivant ?... Vous n'aurez qu'à les écrire maintenant, dans toute la force de votre amour, et je m'en chargerai.

—« Ces lettres seront bénies, croyez-le.

—« Oui, certes, il y aura, lorsqu'arrivera la première, quelque stupeur, quelque effroi même. Mais vous aurez expliqué l'attention délicate, et quand, par la suite, parviendront les autres lettres, mystérieusement envoyées, seront comme autant de rappels d'amour.

—« Il est rare, monsieur, qu'on me refuse. En cachette, on me remet tout un paquet de douces missives, fiévreusement écrites et que je donne ma parole d'honneur de mettre à la poste en temps voulu, quelquefois très tard, longtemps après que l'on est mort.

—« J'en suis quitte, et cela m'est facile, pour surveiller l'existence de ma clientèle, et l'accomplir, aux jours désignés, ma fidèle bergère.

—« Qu'en advient-il ? Je ne sais pas... Peut-être quelque agacement chez ceux qui ont oublié tout vite ! Mais aussi peut-être un adoucissement aux irréparables chagrins...

—« Et dans ce procès ? demandai-je.

—« Ah ! oui ! ce procès... Je voudrais dire simplement que la victime, le malheureux mari, était de mes clients, qu'il m'avait remis tout un lot de lettres vibrantes, à faire partir, en cas de malheur, au fil de la vie de celle qu'il avait tant aimée.

—« Il fallait donner ces lettres au tribunal ?

—« Je n'en avais pas le droit. Chacune a une date et j'ai promis... Je peux vous dire seulement qu'elles s'échelonnaient pendant des années...

—« Et cette femme qui a tué lâchement son mari recevait de lui des lettres d'amour, à leur heure ?

—« Le petit vieux en avait assez dit. Il s'éclipsa dans la nuit tombée.

L'acquiescement de Jeanne Durieux venait d'être prononcé.

Mais il me sembla qu'elle n'était pas exempte, cependant, d'expier...

# LE Toast au Capitaine

—A la santé du capitaine !  
—A la vôtre ! A la Sa du 62 ? répondit l'officier.

Les bras se tendirent, les quarts de fer-blanc s'entrechoquèrent avec un cliquetis de sonnettes féliées...

Sur le sol de terre battue, dans une méchante cabane semblable à celle où les canonniers serrent leurs outils, nous étions une demi-douzaine assis en rond, les pieds tournés vers le centre du cercle, comme des enfants jouant au furet.

Ce centre, c'était la place de la table absente. Quatre murs blancs à la chaux ; un léger toit de tuiles, sans plafond ; à l'un des angles, une cheminée primitive composée d'une pierre plate au-dessus d'un trou béant, voilà le logement peu confortable occupé au plateau d'Avron par les sous-officiers de la 3e compagnie du 62 bataillon des mobiles de la Seine.

Jamais meilleure occasion ne se trouva d'appliquer la plaisanterie du rapport légendaire attribué à un vieux sergent : « A la porte, il n'y a pas de porte », nous avions clos de notre mieux l'ouverture au moyen d'une toile de tente qui ne rappelait que très vaguement les portières de Flandre ou des Gobelins.

Nos fusils et nos sacs accrochés à la muraille étaient tout l'ameublement.

Et dire que notre position (ô ironie des choses !) dominait un village nommé Beauséjour !

Quelque austère et misérable que fût l'aspect du lieu, on y festoyait ferme, la nuit du 24 au 25 décembre 1870. A la place de la table absente, le couvert avait été dressé par terre, et les gamelles, les bidons, les quarts, les fourchettes de fer formaient une couronne incohérente et pittoresque autour de la pièce de résistance, un rôti, à la mine appétissante, au fumet réjouissant.

Tout le monde mangait, buvait, parlait à la fois, ainsi qu'il arrive à des gens ayant pâti et surexcités par une aubaine de bonne chère.

Cet étrange tableau aurait tenté le pinceau de quelque émule de Rembrandt : des hommes accroupis dans leurs longues capotes, le buste enveloppé de couvertures brunes, la tête emmitouffée de cache-nez et de passe-montagne, ayant l'air moins de soldats que de brigands ou de contrebandiers ; quelques tisons rougissant l'âtre ; deux bougies fumeuses plantées dans la virole de sabres-baionnettes fichés en terre et dont la lumière vacillante plaquait ses reflets sur les armes et sur la vaisselle de métal.

Le festin nocturne s'annonçait bien ; les conversations allaient bon train, sans attendre le dessert problématique, lorsque soudain la portière improvisée se souleva, laissant pénétrer une bouffée d'air glacé.

Au même instant une grosse voix résonna comme un cuivre : « Tiens ! on s'amuse ici ! »

La conversation s'arrêta net. Aussitôt, nous fîmes debout, nous efforçant de prendre l'attitude militaire, prescrite par la théorie en présence des supérieurs.

—Rompez ! commanda la grosse voix.

Et le capitaine entra.

Il s'était ébroué brusquement sur le seuil, secouant la neige qui poudrait la pélerine de son manteau et formait sous ses bottes de chasse une croûte de glace.

—Brrr ! chien de temps il gèle à plus de quinze degrés, cette nuit.

—Approchez-vous du feu, mon capitaine, dit le sergent-major Lestrade, en jetant sur la braise des débris de clôture, bois sec et d'où jaillit une flamme claire, avec des crépitements de fusillade.

L'officier, le dos tourné, présentait successivement ses épaisses semelles au foyer, puis, nous faisant face par un brusque demi-tour : — Ah ça ! mes gaillards, en l'honneur de quel saint ce plantureux souper ?

—En l'honneur de Noël, mon capitaine.

—Noël... Tiens... Je n'y pensais pas...

—Entendez encore l'accent mélancolique dont il prononça cette phrase, banale en apparence. Je le vois encore debout, adossé au mur, les bras croisés.

C'était un homme de trente à trente-deux ans, de haute taille, de large carrure. Fils de paysans lorrains, il avait fait un congé au 3e zouaves, et libéré du service actif, il avait, avant la guerre, obtenu le grade d'officier dans la garde mobile. Le visage de cet hercule, qui, bien qu'ayant quitté le village depuis longtemps, conservait en toute sa personne quelque chose de rustique, était presque un visage d'enfant, avec des yeux d'une grande douceur, bleu comme les pervenches des forêts vosgiennes. Pourtant, une physionomie très marquée, surtout à cause de sa longue moustache blonde de guerrier gaulois, en ce moment blanche et raidie par le givre.

—Noël ! murmura-t-il de nouveau ; non, je n'y pensais pas. On ne sait plus comment on vit...

Du diable si je m'attendais, en faisant ma ronde, à surprendre un réveillon par ce sacré froid, à une demi-portée de canon des lignes prussiennes. Oh ! ces Parisiens !

Lestrade s'enhardit : —Si le cœur vous en dit, mon capitaine ?

Il eut un bon sourire : —Hé, oui, parbleu ! mais vous allez d'abord m'avouer où vous avez « chapardé » ce superbe rôti.

—Nous ne l'avons pas chapardé. Vous savez, ce cheval d'artillerie qui a eu la jambe emportée avant-hier... Pauvre bête !

—Compris. Nous n'avons pas de pareils morceaux, à la popote des officiers.

—C'est un « extra » peu ordinaire, reprit Lestrade. Nous vous offrons, en outre, un gâteau de riz et un punch au cognac supérieur, marqué du gouvernement.

Cette grosse plaisanterie achevée de mettre le capitaine de belle humeur.

—Ma foi ! s'écria-t-il, j'aime encore mieux cela que notre déjeuner de l'autre jour, dans le cimetière de Neuilly-sur-Marne. Fichu restaurant ! C'est miracle, si les pruneaux que les Prussiens nous ont servis au dessert, ne nous ont pas fait passer le goût du pain...

Notre réveillon fut très gai.

—Voyez-vous mes enfants, répétait le capitaine, en préchant d'exemple, la gaieté donne du cœur au soldat, comme la soupe lui donne des forces.

Deux jours après, le 27 décembre, à huit heures du matin, au moment où nous revenions d'une reconnaissance poussée jusqu'à Gigny, l'artillerie allemande composée de soixante-seize pièces de gros calibre, ouvrait le feu contre nos positions. Pleuvant à la fois des hauteurs du Raincy de Gournay, de Noisy le Grand, les obus du prince royal de Saxe balayaient le plateau dénudé. Déjà nous avions rompu les rangs et le capitaine entrant dans la maisonnette du commandant pour faire son rapport : « Rien de nouveau. » Au bruit de la canonnade, il vortit immédiatement afin de rallier sa compagnie. La tête haute, il eut à peine le temps de crier d'une voix de tonnerre : « Aux tranchées !... » Ce fut son dernier ordre. Il chancela et s'abattit ; un éclat l'avait frappé à la tempe.

On courut le relever. Etendu dans sa capote bleue, sur la neige blanche, avec une auréole rouge de sang, on eût dit que le drapeau tricolore lui servait de lincoeur, et jamais ce brave ne m'avait paru si grand.

Voilà ce que nous nous rappelions un soir, à la fin du dîner, Lestrade et moi, cédant à l'excessive manie des anciens camarades de régiment, qui éprouvent un plaisir toujours neuf à se raconter mutuellement leurs communes campagnes, comme si, là-dessus, ils avaient quelque chose à s'apprendre. La cérémonie traditionnelle célébrée en décembre, pour l'anniversaire des combats d'Avron, avait tout naturellement provoqué ce retour vers un passé déjà lointain.

—Te souviens-tu du fameux réveillon sur le plateau ? Dis-moi, il te souviens-tu ?

—Quand nous étions épuisés ce chapitre, je ne sais comment cela se fit, — car nous ne nous étions pas concertés, — tout à coup nos verres s'entrechoquèrent comme s'étaient entrechoqués les quarts de fer-blanc, il y avait tant d'années, dans cette inoubliable nuit de Noël, et nous portâmes ensemble le même toast :

—A la santé du capitaine !

Mais personne ne répondit :

—A la vôtre ! A la Sa du 62 !

—Et nous restâmes silencieux et graves, ayant conscience, sans avoir besoin de nous le dire, que notre acte n'avait rien d'absurde.

Boire à la santé d'un mort n'est-ce pas parfois une façon de rendre hommage à des idées et à des sentiments qui ne meurent pas ?

te, les couper finement, puis les plier dans un mortier ; jeter la pâte au fur et à mesure dans une terrine vernissée, verser ensuite dessus 1 litre d'eau pour la délayer. La mettre alors sur un tamis de crin et en appuyant pour en extraire le lait d'amandes.

Mettre le lait d'amandes dans une bassine sur le feu avec le sucre ; faire cuire au « grand lié », et au moment de mettre en bouteilles, ajouter de l'eau de fleurs d'oranger en quantité suffisante, ce dont on s'assure en goûtant.

# LE GUI.

Il faisait un diable de petit froid piquant qui pincail les oreilles et emplissait les yeux de larmes, mais nous n'y prenions garde, tant nous absorbait l'égrèment des souvenirs.

L'oncle Philippe à la mémoire exacte et le verbe pittoresque de ses vieux chroniqueurs. Chaque année, quand je viens au pays pour manger l'oeuf de Noël, il évoque sous mes yeux l'histoire des douze mois révolus ; intrigue politique, conflits d'intérêts, vau-devilles, romances tendres et sombres drames, toute la vie du bourg surgit des lèvres inlassables du conteur.

L'oncle, ce jour-là, consacrait notre promenade à la gazette des récentes élections municipales. Dite par cet observateur sceptique et un peu railleur, c'était une comédie à la fois lamentable et cocasse. Le récit s'déroulait, illustré des portraits des acteurs que l'oncle connaissait, en charge, avec des mots drolés, quand un cri de douleur et un bruit de pas, derrière nous, sur la route d'ore, nous fit tourner la tête.

Le triste épage ! Une femme jeune — presque un enfant — poussait lentement une voiture de malade où s'amoncelaient des couvertures, et de dessous ces couvertures, à l'avant, émergeait comme une douloureuse figure de proue, un visage d'homme, un visage gémi, effrayant par sa maigreur et par sa tragique immobilité. Tous les muscles semblaient figés en une définitive contraction de désespoir et de souffrance.

Mon oncle ne continua pas l'histoire de ses fantoches. Notre gaieté était tombée. Au spectacle des détresses humaines, l'âme la mieux trempée ne peut se défendre d'un trouble profond où se mêlent le pour et l'égoïste frisson de la peur et l'émoi généreux de la pitié.

—Pauvre diable ! soupirai-je. Qui est-il ? Je ne reconnais pas cette physionomie.

—Ah ! qui la reconnaîtrait ! C'est Justin, le gars de la mère Nouchy — tu sais la mère Nouchy, la fermière de Creuval — il a vingt-quatre ans. Elle, la petite, elle en a dix-neuf. C'est Delphine la fille de Variot, le brouillier de la rue Haute. Ils se sont mariés aux cerises dernières.

—Mariés ! Mais depuis combien de temps le malheureux est-il infirme ?

—Il l'était avant le mariage. On l'a conduit à la mairie et à l'église dans la voiture où tu le vois aujourd'hui, dans ce lit d'osier qui ressemble à un berceau et qui enferme un demi-cadavre. La tête, le torse, les bras vivent encore ; le reste est paralysé — mort... De remède, point. Les médecins se sont consolés de leur impuissance à guérir en fournissant du mal et de ses ravages des explications extrêmement scientifiques et subtiles. Il s'agit d'une fracture de la colonne vertébrale.

—Et quels mobiles furent assez forts pour déterminer la jeune fille à un tel sacrifice ?

—Un seul, l'amour. Ah ! tu rétonnes, toi, froid remueur de chiffres et pur produit de notre siècle « sans lyrisme », que l'amour, l'amour tout court, puisse engendrer de l'héroïsme !

Je voulais protester.

Tais-toi, me dit doucement l'oncle Philippe, et écoute. Tu mettras ton histoire dans un coin de ta tête d'homme d'affaires : elle sera là comme une sainte et noble missionnaire dans le logis d'un mécréant.

Delphine et Justin avaient grandi côte à côte, en une communauté de jeux, de plaisirs puerils et de chagrins de mioches qui, peu à peu, à leur insu même, avait indissolublement noué leurs existences. Ils ne concevaient pas l'avenir différent du présent et ne souhaitaient que de continuer ainsi, dans la vie, de cheminer côte à côte avec le bon soutien de leur mutuelle confiance. Quand Justin revint du régiment, son père et la mère Nouchy eurent tout fait de s'entendre : les « enfants » se marièrent puisqu'ils étaient, en vérité, fiancés depuis toujours. Chacun, ici, se réjouit de cet épilogue promis à leur joli roman sentimental. Ils se virent traverser le bourg, si rayonnants d'intime joie, si beaux d'inconscience et de foi, si tendrement rapprochés au rythme harmonieux de leur marche, qu'ils nous chavirèrent l'âme à nous, les anciens. Tant de souvenirs chers et mélancoliques se levaient dans le passé !... Tant d'images s'évoquaient au fond de notre mémoire !... à suivre du regard ce couple d'amoureux qui croyait au bonheur et célébrait la vie.

Il s'en allaient très loin là où les chemins sables coulent librement au gré de leur fantaisie parsemée, entre les rives plates des prés et les falaises des bois, comme de paisibles rivières blondes.

Parfois, Delphine désirait quelquel crocus hiératique, haut et droit parmi l'herbe des pâtures fermées de haies vives ; quelque brin lointain de broyère rose, presque inaccessible au flanc roide d'un talus. Et le voilà à peine exprimé, déjà Justin avait sauté la clôture de ronces ou bien escaladé le mur rocailleux.

Delphine, ravie, l'égalait ses chevaliers des légendes et ses doigts tremblaient quand elle piquait à son corage la fleur conquise par le bien-aimé.

L'année dernière, la veille de Noël, au cours d'une de ces longues promenades solitaires qu'ils affectionnaient, les fiancés traversèrent le chénaie du Moustier à la chute du jour. Le hasard seul, sans doute, les y avait conduits... puisqu'on appelle l'hasard la main mystérieuse qui nous pousse vers notre destin.

Le soleil, près de son déclin, ne pénétrait plus le sous-bois que de clartés incertaines.

Ayant abandonné les sommets elles traînaient très bas, entre les troncs des chênes, comme des écharpes oubliées et les fûts géants montaient se perdre dans une voûte noire.

De passer ainsi, sous les arbres chargés du gui de bon augure, cela rembla aux jeunes gens un présage heureux. En leurs âmes simples, les croyances chrétiennes et la vieille superstition populaire conspiraient pour exalter l'Espérance. Jamais ils n'avaient aperçu l'avenir si désastreux et si serene, jamais une émotion si douce et si profonde ne les avait étreints. Et Justin pensa que celui du gui, par ce soir de Noël, se serait cueilli un talisman contre les écueils de la vie où vont parfois trébucher et s'abattre les rêves les plus beaux.

Vainement, Delphine tenta de le retenir. Il s'échappa, résolu à accomplir son dangereux dessein, et disparut derrière un fourré... Bientôt, elle le distingua, ombre parmi l'ombre, qui se hissa à la force des bras vers l'obscure enchevêtrement des hautes branches. Des brindilles menues tombèrent, un oiseau effrayé s'envola avec un rapide battement d'ailes et puis elle entendit la voix joyeuse de Justin qui clamait victoire. Elle eût voulu répondre, mais une angoisse atroce lui serrait la gorge. Elle tremblait et sentit, dans ses cheveux, passer des souffles froids.

Le drame fut bref et horrible. Un craquement de bois à c, un cri rauque — le bruit d'un corps s'écrasant sur le sol... Après, plus rien — plus rien... Le lourd silence du soir retomba comme un drap funéraire.

Le lendemain du Noël tragique, la devine. Pour les décrire, il faudrait des mots d'épouvante et de détresse et l'halucinant génie du poète florentin. Durant des semaines, attentive, farouche, roide contre sa propre douleur, Delphine se dressa au chevet du martyr, afin que la Mort n'ait approché, et quand elle eut sauvé cette épreuve, — cette pauvre chose inerte que nous venons de rencontrer, elle dit simplement : « Nous allons nous marier maintenant, puisque les mauvais jours sont finis.

Ils se marièrent, et l'admirable fille continua d'accomplir sans lassitude, sans regret, auprès de l'ÉU auquel elle a voué sa vie, son apostolat quotidien de tendresse, de dévouement et de divine charité.

Énergie, la France n'a pas marchandé l'enthousiasme. Elle les a toujours suivis dans leur œuvre si fiévreusement entreprise, si noblement conduite sur cette terre d'Afrique. Et c'est avec fierté qu'elle a encore parlé d'eux tout récemment.

On a raconté qu'un jour un ministre français, chef du gouvernement, mis en présence d'un de ces hardis explorateurs, et le voyant ôter son chapeau, s'empressa de dire :

—Couvrez-vous, monsieur, c'est à moi de vous saluer !

Et il s'inclina, devant celui qui venait au porteur au loin le drapeau de la France, de se dévouer pour la civilisation et le progrès !

Ils se sentent largement payés de leurs peines, ces héros, si la patrie leur en est reconnaissante. C'est le prix de leurs efforts, c'est leur plaisir mieux que tout l'or des milliardaires américains.

On a lu, ces jours-ci, le récit des noces d'un fils de ces modernes Créus. Les détails ont abondé sur la magnificence de la corbeille de mariage et on nous a donné par le détail la description de la toilette de la mariée, aussi somptueuse que celle d'une princesse des « Mille et une nuits ».

Quand il fut question de ces milliardaires d'Amérique, on crut rêver vraiment. Interrogé sur son revenu, l'un d'eux M. Rockefeller, le « roi du pétrole », comme M. Gould fut le « roi des chemins de fer », déclarait qu'il était de 35 500 000 francs, soit 100 000 francs par jour. Et sa fortune grossit chaque année, plus colossale, plus formidable, à mesure que les jours s'écoulaient.

Celui-là, paraît-il, ne dépense guère. Un autre milliardaire est plus large : c'est M. Edward Drouin, un ancien garçon épicer, enrichi dans la spéculation des grains, qui dépense dix millions par an. C'est un original. Un jour, dans une banque où il avait affaire, le directeur manqua de politesse à son égard : Edward Drouin, le jour même achetait toutes les actions de la maison et s'empressa de mettre le directeur à la porte. Une autre fois, voyant que le train dans lequel il se trouvait à une station où il ne devait pas y avoir d'arrêt, le conducteur refusa. Furieux, le milliardaire déclara que, rentré chez lui, il achèterait toutes les actions de cette ligne récalcitrante, afin d'être le maître de s'arrêter ou bon lui semblerait. Et, en effet, il se rendit acquiescent de la majorité des actions.

Il paraît que quelques-uns de ces milliardaires américains sont tristes. Vraiment ? Eh bien ! je doute qu'ils arrivent à se faire plaindre.

Je parlais de M. Rockefeller. Ses frères et lui mènent, dit-on, la vie la plus monotone. On les appelle là-bas « les machines automatiques à faire l'argent ». C'est bien une vie de machine, à coup sûr, mais jamais lassée, que celle de ces hommes qui travaillent toute la journée, absolument comme le dernier de leurs employés.

Ils ont, eux, des chevaux, mais ils ne montent jamais à cheval ; ils ont des yachts magnifiques, mais jamais ils ne s'en servent ; ils ne font pas de musique, ils ne cultivent ni les beaux-arts, ni la littérature ; ils n'ont que le temps de gérer leur énorme fortune.

En bien ! qu'ils s'en débarrassent donc, si elle ne leur donne pas les satisfactions qu'ils étaient en droit d'en attendre ; il y a tant de gens qui tendront les mains quand ils jetteront leur or par les fenêtres !

Si l'excès d'argent ne donne pas le bonheur, il arrive aussi qu'une trop longue existence devient gênante. C'est du moins ce que pensait ce vieillard de la Dordogne qui s'est suicidé sous le prétexte qu'il avait assez vécu.

—Plutôt que de devenir centenaire, avait-il dit, je me tuerai.

Et il a tenu parole.

Voilà un cas assez nouveau, et l'homme qui a peur de devenir centenaire restera comme un type curieux... Combien sont nombreux ceux qui demanderaient à hériter de sa longévité — pour s'en servir !

# Choses et Autres.

**Nos héros d'Afrique — Satisfactions de milliardaires — La fortune n'est pas le bonheur. — L'homme qui out peur de devenir centenaire.**

*Chronique parisienne.*

On a beaucoup parlé, tous ces temps derniers, de nos explorateurs africains, de cette phalange de héros qui ont sacrifié leur vie pour donner à la France un splendide domaine colonial.

Il faut relire les notes de ces hardis missionnaires pour y retrouver toute la vaillante bonne humeur, tout l'héroïsme gai qui sont l'apanage de notre race. Il faut voir en ces pages, écrites à la hâte et que des revues ont publiées maintes fois, avec quel entraînement nos officiers risquaient l'attaque de hordes sauvages, s'avançaient vers les régions inexploitées, entreprenant leur conquête de paix et de science.

Et ce ne sont pas seulement des indigènes hostiles et barbares qu'il faut combattre ; quels ennemis sont aussi le soleil et la fièvre ! Le soleil, c'est le démon de l'Afrique, pour me servir de l'expression d'un explorateur.

On ne sait pas, on ne saura jamais combien d'héroïsme a été dépensé depuis quatre-vingts ans dans ces aventures lointaines.

D'ailleurs, à ces braves qui ont montré parfois une surhumaine

# CUISINE.

**Potage aux nouilles et au macaroni**

C'est à tort qu'on fait cuire directement les nouilles et le macaroni dans le bouillon ; ce procédé trouble le bouillon et quelquefois l'égoutte. Il faut d'abord jeter les nouilles ou le macaroni dans l'eau bouillante légèrement salée, cuire 10 minutes le macaroni, 5 minutes les nouilles, les égoutter, les verser ensuite dans le consommé bouillant de bœuf ou de volaille où ils finissent de cuire.

**Entrecôte aux champignons**

Mettre du beurre dans une casserole, y faire revenir l'entrecôte, puis la retirer, faire un roux ; mouiller avec du bouillon ou de l'eau, un quart de verre de vin de Madère ou d'eau-de-vie. Ajouter sel, poivre, un bouquet garni, des champignons. Remettre l'entrecôte, achever de cuire.

**Sirof d'orgeal**

Amandes douces..... 250 gr  
Amandes amères..... 50 gr  
Sucre..... 250 gr  
Eau de fleurs d'oranger.

Enlever la peau des amandes en jetant dessus de l'eau bouillan-

# Inondie à Philadelphie.

Philadelphie, 13 janvier.—Un incendie, qui pendant quelques heures a menacé de prendre des proportions considérables, a éclaté de bonne heure ce matin au centre du quartier commercial dans une fabrique de films. Plusieurs pompiers ont été blessés en combattant les flammes.

Les pertes matérielles dépassent 200,000 dollars.

# L'épidémie de méningite au Texas.

Dallas, Texas, 13 janvier.—Trois nouveaux décès causés par la méningite cérébro-spinale ont été rapportés au Bureau de Santé de cette ville dans les dernières 24 heures.